Cau
FRC
6276

LES PAPIERS DÉCHIRÉS,

Pourquoi ça ?

VOIS-TU donc, ma femme, disoit un honnête épicier en entrant au Palais-royal; vois donc que de papiers déchirés; — mon dieu que de papiers déchirés; — mon dieu, il auroit bien mieux valu nous donner ça à nous autres pour envelopper du poivre. Tiens, mon ami, toi qui as fait des études, en voilà un bien grand morceau, tâche de devenir ce qui est dessus. *Cette conversation me parut devoir être intéressante, & tandis que le bourgeois mettoit ses lunettes, je m'approchai & j'atendis ce qu'on va lire.* — Celui-ci c'est le *testament*. De qui donc ça ? Un testament, ma femme, c'est une pièce de notoriété publique, & on ne doit pas déchirer un testament; les enfans du défunt ne doivent pas être contens de ça, hon: — mais, mon mari, c'est signé *Foulon*. — C'est une raison de plus, ma femme, pour qu'on le garde; je crois

M2W 11709

bien que ce Foulon n'étoit pas trop bon chrétien, qu'il ne ſongeoit guère à donner ſon ame à Dieu ; mais à la mort on fait bien des choſes, & ça ſert toujours pour l'exemple, comme un voleur qu'on pend & qui donne à ſes camarades conſeil de ne pas faire comme lui. — Mais dis-nous donc ce que ça chante. — Attends, rejoignons les bouts.....; il y en a du commencement de ſauté.....

I.

J'inſtitue pour mon légataire univerſel Me. Fiacre-Nicolas Berthier de Sauvigny, mon gendre, voulant qu'il recueille ma ſucceſſion, & notamment les émolumens qui me ſont dûs pour l'exercice du miniſtère des finances.

Voilà l'article premier ; je crois bien que ſon gendre aura eu grande envie de renoncer à la ſucceſſion ; mais elle lui appartenoit de ſi bon droit. — Après, mon ami. —

I I.

Dans le cas où mondit légataire univerſel viendroit à être arrêté comme moi, je veux & j'ordonne qu'il délivre au peuple de Paris la ſomme de quinze cens mille livres à prendre tant ſur mes biens que ſur les ſiens. — Et bien, c'eſt bien

THE NEWBERRY LIBRARY CHICAGO

de faire reſtitution ; mais il ne dit pas s'il veut qu'on le pende. — Surement..... c'étoit de ſa ſucceſſion : puiſqu'il vouloit être miniſtre vingt-quatre heures, dût-il être pendu après.

III.

Je donne & lègue à mes deux fils, maîtres des requêtes ordinaires de l'hôtel, ſavoir : à mon aîné, la crainte d'un peuple pouſſé à bout par toutes ſortes de tyrannies & de vexations ; & à mon fils l'abbé, la crainte de Dieu, laquelle doit lui ſuffire, vu ſon état.

IV.

Je donne & lègue à celui qui remplacera M. Necker dans le miniſtère des finances, la corde avec laquelle j'ai été pendu, ſauf toutefois le cas où le ſieur Necker ne voudroit pas retourner en France, auquel cas je déclare le legs porté au préſent article nul & caduc.

V.

Je donne & lègue à meſſeigneurs, qui m'ont précipité dans cet abîme, l'extrait mortuaire que je m'étois fait délivrer, afin de paſſer pour mort, leur conſeillant d'uſer de la même précaution ; mais avec plus d'adreſſe & moins de ſécurité.

V I.

Je donne & lègue à M. le comte de Montmorin, qu'on dit avoir accepté le miniſtère de Paris, les huit mille cinq cens lettres de cachet imprimées, où il n'y avoit que les noms à remplir, & dont j'avois fait proviſion pour la première année de mon miniſtère ; le conjurant, par l'intérêt que méritent ſon humanité & ſa vertu, de ne faire d'autre uſage deſdites lettres de cachet, que de les diſtribuer aux gardes-françoiſes pour faire des bourres.

V I I.

Je donne & lègue à MM. les nobles gardes-nationaux, autrefois gardes-françoiſes, mon hôtel, pour ſervir à perpétuité de caſerne & de corps de garde ; voulant que le frontiſpice ſoit orné d'un marbre blanc, où ſera écrit en lettres d'or, le mot : LIBERTAS.

V I I I.

Je donne & lègue à MM. les gardes-ſuiſſes le projet de l'adreſſe des gardes-ſuiſſes au roi, lequel projet j'ai fait ſaiſir entre les mains de l'imprimeur, en inſtallant l'auteur dans la liſte des orateurs du palais royal.

IX.

Je donne & lègue à madame de Polignac l'hiſtoire de la maréchale d'Ancre, reliée en veau fauve, dorée ſur tranche, l'exhortant à y apprendre à ne pas pouſſer un peuple, naturellement honnête & généreux, hors de ſon caractère.

X.

Item. Je donne & lègue à quiconque a pu être ſéduit & égaré par les conſeils de ladite Polignac & compagnie, le repentir & les remords dont je ſuis déchiré dans ce moment, leur recommandant d'appaiſer la multitude par des ſecours ſagement diſtribués, leſquels ne ſeront que de juſtes réparations.

XI.

Je lègue au prince Lambeſc les meilleurs chevaux de mon écurie, pour fuir ou pour ſervir à.....

Il y a un trou là. — Ma foi, ma femme, dès que des chevaux ne ſervent pas à un prince Lambeſc pour fuir, ils ne peuvent lui ſervir que pour l'écarteler. — Mais, mon mari, tu n'y penſes pas, il n'en faut que quatre pour écarteler un homme, & il en donne huit. — Et bien, ma femme, ce ſera pour en écarteler deux. — Et qui l'autre. —

On ne ſera embarraſſé que ſur le choix ; & ſi l'on veut trouver le ſecond, il n'y a qu'à aller à l'auberge...., à Bruxelles, on pourra choiſir ſur ſept.

XII.

Je lègue à tous ceux qui ont ſervi l'affreux projet de la horde ariſtocratique, ſoit comme généraux, ſoit comme miniſtres, ſoit comme conſeils, ſoit comme approviſionneurs, le mépris public & l'exécration univerſelle, conjurant le peuple de les laiſſer vivre, pour que leur ſupplice ſoit plus long & plus douloureux ; car les cadavres ne ſouffrent point.

XIII.

Je donne & lègue à l'abbé de Vermond une haire, une diſcipline, un bréviaire, & je lui ſouhaite le temps de faire pénitence.

XIV.

Je lègue mille écus de rente & une médaille à l'orateur qui a oſé dire, en place de Grève & au Palais royal, qu'il valoit mieux *ſauver dix coupables que de punir un innocent*, & qui a fait la motion, que tous ceux qui ſeroient arrêtés à la clameur publique, comme criminels de lèſe-nation,

ſeroient à l'avenir conduits ès priſons du châtelet, pour y ſubir un jugement national, dont le prononcé ſeroit motivé par un comité de députés qui en connoîtroit.

XV.

Je lègue au peuple de Paris une heure de réflexion ſur la différence qu'il y a de la licence à la liberté ; ſur la dépopulation que cauſent ſes excès contre les nobles ; ſur la perte de main-d'œuvre qui a lieu tous les jours, même depuis que le danger eſt paſſé ; ſur le défaut d'ouvrage que produira, cet hiver, la criſe actuelle ; ſur l'inutilité de pouſſer plus loin une vengeance dont les premiers coups ont effrayé & mis en fuite tous ſes ennemis ; ſur le déſordre qu'apportent dans l'aſſemblée nationale les nouvelles déſolantes qui la frappent de toutes parts ; enfin, puiſſe ma mort donner à tous les François l'eſprit de modération & de prudence qui doit accompagner le véritable amour de la liberté !

Signé, FOULON.

Et bien, voilà certainement une bonne pièce, & je ſuis bien aiſe d'en avoir rejoint les morceaux. Ce Foulon penſoit bien à ſa dernière heure, & je crois que tout miniſtre qui ſaura ce teſtament par cœur, pourra concevoir que les pariſiens ne

mangent pas du foin ; va, il n'aura pas beſoin d'autre catéchiſme. — Tiens, mon ami, en voilà encore d'un autre. — *Les Quatre Têtes.* Ah, ah ! ces meſſieurs ne manquent pas d'oraiſons funèbres à ce qu'li paroît : les Quatre Têtes, ça fait de précieuſes reliques que ces Quatre Têtes, il faudroit les garder pour les expoſer le jour qu'on fera la fête de la Liberté. Liſons.....

Tremblez, infâmes complices des traîtres que l'on vient de punir ; tremblez, le même ſort vous attend ; la vengeance, qui n'attaque que des barbares, devient une juſtice, puiſque vous avez eu l'ame aſſez noire pour deſirer de voir tous vos concitoyens livrés aux flammes, & pour lever ſur eux le glaive terrible de la mort ; ſongez que ce fer que nous vous avons ravi eſt deſtiné à vous faire ſubir le ſort que vous nous prépariez : la pitié pour les méchans eſt une pitié mal entendue ; c'eſt un vice du cœur, c'eſt une foibleſſe, & tous les François n'en auront jamais pour vous.

Je ne puis plus lire ; celui qui manque à ſon prince, à ſa patrie, au point de vouloir s'élever lui-même ſur la ruine de tout un peuple, eſt un homme qu'il ne faut point livrer à ſon propre repentir ; la vertu & l'honneur, ſeuls reſſorts des grandes ames, ſont éteints dans ſon cœur ; c'eſt

un

un lâche qu'il faut enchaîner par la crainte ; c'eſt un perfide qu'il faut faire mourir ſur un échaffaud.

C'eſt bien là le péché des quatre têtes..... Je vois *repentir ;* oh ! ce n'eſt pas pour eux qu'eſt mis ce mot là..... *C'eſt un perfide qu'il faut faire mourir ſur un échaffaud ; je les reconnois là encore...*

Auſſi eſt-ce là le ſort que viennent d'avoir les quatre miſérables qui n'ont point échappé à la juſte vengeance d'une nation irritée.

La trahiſon de de Launay n'étoit digne que d'un lâche, & il eſt mort comme tel.

La perfidie de de Fleſſelles étoit d'autant plus affreuſe, que la place qu'il occupoit l'engageoit, par les ſermens les plus ſacrés, à protéger la fortune & la vie des citoyens d'une ville dont on l'avoit nommé chef ; il n'a pas craint de violer ſes ſermens, & même d'attenter à nos jours. Quel ſupplice ne méritoit-il pas ?

Exécrable Foulon, ambitieux téméraire, c'eſt encore trop peu que ta tête ſoit le prix de tes concuſſions ; depuis trop long-temps tes crimes révoltoient la nation françoiſe ; le blé germoit dans tes vaſtes greniers, & tu voyois d'un œil

satisfait le françois manquer de pain : barbare, le ciel t'a puni.

Et toi, qui osas t'allier à ce monstre, toi qui voulus faire couler dans les veines de tes enfans le sang de ce traître, trop foible & trop coupable Berthier ; tu n'as que trop bien suivi les conseils de ton beau-père, tu aspirois à partager sa gloire ; tu as voulu marcher sur ses traces ; jamais, sans doute, tu n'avois pensé qu'elles te conduiroient à l'échaffaud : infâme comme celui dont tu épousas la fille, tu es mort comme lui, déchiré par ceux que tu tyrannisois depuis long-temps.

Paroissez, têtes à jamais déshonorées, qu'à votre aspect la terreur s'empare des fameux conjurés ; que la trahison s'anéantisse ; que des cendres du despotisme naisse le siècle de la liberté, & que la régénération de la France confirme, à jamais, le bonheur du peuple, la gloire du souverain, & l'extermination des vexateurs du repos & de la félicité de la nation françoise !

Voilà des têtes bien arrangées, mon mari. — Elles sont au caractère des personnages. Quand on fera leur service, il faudra mettre leur *de profundis* sur l'air de changez-moi toutes ces têtes ; — elles sont aussi bien changées de place. — Oh !

ouï, elles ſont bien là pour leur repos & pour celui de la France; & l'on déchire cela comme ſi l'on vouloit faire réparation d'honneur à ces quatre coquins; mais, morbleu, ont-ils des parens à l'hôtel-de-ville? Bien, bien, qu'on déchire leur hiſtoire; ça ne les empêchera pas d'avoir été déchirés auſſi eux, & on ne fera pas oublier à la nation ce qu'elle a fait, car nous l'apprendrons tous à nos enfans, afin qu'ils ne ſoient pas ſi bons que nous l'avons été juſqu'à cette heure, & que perſonne n'oſe plus s'expoſer à trahir ſa patrie. Ça me fait fumer, qu'on gaſpille comme ça des hiſtoires bien vraies, & je m'en vas ramaſſer tout ce que je pourrai: eh! ouï, nous les écouterons, ces déchireurs, & morbleu, ſi l'on n'avoit oſé ni lire ni écrire, tandis que Berthier & le comte d'Artois écrivoient & liſoient pour nous, nous ſerions dans un joli état: en voilà encore un qu'il auroit fallu laiſſer paſſer, puiſqu'on le déchire... porte-feuille de M. Berthier...! les jolis ſecrets à reſpecter; il préparoit les balles, la poudre, le camp....; il vouloit faire couper les grains....? Allons, allons, quoi qu'on en diſe, c'eſt bon à ne pas oublier. — Oh! en voilà un, mon mari, qui n'aura pas eu le temps de faire du mal. *Miniſtre de trente-ſix heures quarante-quatre minutes & vingt-cinq ſecondes, ou le maréchal de Broglie, perfide & traître à la nation.* — S'il n'a pas eu le

temps de faire du mal, ce n'étoit pas faute d'envie. — Mais, mon Dieu, eſt-il poſſible, ce maréchal qui eſt ſi dévot, & qui va tous les jours à la meſſe, ſe vouloir baigner dans notre ſang ? — Ma femme, c'eſt comme Tavannes, qui offroit à Dieu la Saint-Barthelemi ; d'ailleurs, M. le maréchal de Broglie eſt originaire d'Italie ; c'eſt un joli caractère que les Italiens, qui demandent pardon à Dieu du mal qu'ils vous font en vous donnant un coup de poignard. — Oh ! en ce cas là, il mérite bien un panégyrique. — Celui-là eſt bien déchiré, mais, au reſte, il ne riſque rien ; voilà une tirade du grand ſtyle.

Lâche courtiſan..., monſtre dénaturé..., citoyen pernicieux..., infame avorton de l'honneur & de la gloire..., conſeiller criminel du meilleur de nos rois, tu croyois trouver dans Louis XVI un autre Roboam ; mais tu n'as rencontré qu'un David, qu'un Salomon, qu'un juſte, qu'un pere, & tu oſois lui propoſer d'aſſaſſiner ſes enfans... Pirate abominable, écumeur des fortunes de nos Français, tu te flattois, nouveau Nabuchodonoſor, d'aſſervir la terre, de prendre Paris *dans quinze jours*..., de la livrer au pillage, d'y commettre toutes ſortes d'horreurs & d'infamies, & de ne pas y laiſſer pierre ſur pierre.

Ignorois-tu... ignorois-tu... ignorois-tu... voilà

bien de l'effacé. Oh ! M. le maréchal ignoroit bien des choſes ; il ignoroit que Dieu eſt le pere des hommes, & qu'il n'en détruira pas un million en un jour pour le plaiſir d'une P... ; il ignoroit que le peuple fût las d'être vexé par l'ambition des grands, l'avarice des miniſtres, l'orgueil des catins, la préſomption des princes, & la luxure de noſſeigneurs ; il ignoroit que les Pariſiens euſſent du cœur, & qu'ils oſaſſent purger la nature de monſtres qui en étoient le rebut. Ah ! graces à ſes chevaux, il n'a pas pu l'apprendre par lui-même ; il ignoroit que la trahiſon fût découverte, qu'on eût dévoilé à l'univers ſes barbares auteurs, & que le ſang eſt la moindre ſatisfaction qu'on puiſſe exiger d'un monſtre dénaturé qui a trahi tous ſes devoirs. Voilà ici une phraſe entière que je ſuis bien aiſe qui ſoit reſtée liſible. *Semblable aux harpies, tu infectois tout le conſeil de tes noirs deſſeins, de tes barbares projets, & la tendreſſe du prince pour ſes ſujets a été l'écueil où ta méchanceté eſt venue expirer...* Il y a encore par-là bien du noir contre le maréchal, *les tête des Français pendues aux arbres de l'allée de Verſailles, quel ſpectacle pour Louis le bienfaiſant !* Oh ! ſûrement il a beaucoup mieux valu faire faire reverbere aux Foulons & toute la ſequelle à côté de l'hôtel-de-ville. Voilà la fin toute entière.

Que tu ſerois heureux, ſi tu pouvois échapper

aux recherches de la nation que tu as outragée, en t'allant refugier dans une isle déserte & inconnue ! car ta patrie originaire ne voudroit pas te recevoir ; ta patrie d'adoption, que tu as trahie, que tu as voulu anéantir, demande avec justice ta tête pour expier tes forfaits, & servir d'exemple aux autres brigands.

Ne crois pas te sauver, si tu restes en France : le Roi est bon ; mais il est juste, & sa clémence même attend que tu périsses...

Rappelle-toi que Samuel contre l'intention du roi Saül, fit périr le roi d'Amalec, parce que la conscience de ce prophête lui paroissoit plus chere que son élévation, & que le titre de courtisan le cédoit à celui de juste.

Frémis... tremble... homme ingrat & pervers ! le sort des parjures t'attend, & chaque Français est un Samuel.

Gardons encor ça : si je trouve le maréchal, je lui donnerai cette peroraison à lire, ça lui vaudra une lecture de piété. — Mais vois donc, mon ami, comme les papiers de ces messieurs sont en régle ; voilà l'endroit du service, convoi & enterrement de Foulon & Sauvigny ? Où sont-ils enterrés ? ah,

ah ! — A la voirie ſans doute. — A leur paroiſſe. — C'eſt entendu, montre-moi cela.

» O vous, traîtres à la patrie, tremblez, & qui que vous ſoyez, vous ſubirez le châtiment que votre tyrannie barbare aura pu vous mériter. Eh bien, voilà-t-il pas un avis qui auroit épargné bien des crimes, s'il eût été gravé dans les cœurs & les pelars des miniſtres. Voilà encore un grand déficit à cet endroit. Il n'y a qu'à ſuppoſer ici la botte de foin de Foulon. Ça commencé, de là on vous l'a conduit. — De là? & de quel endroit? — Ma femme, apparemment du ſein du crime, car il n'a fait qu'un ſaut du crime au reverbere.

De là on vous l'a non conduit, mais porté à cette potence de fer qui ſervoit à porter cette lanterne, qui maintenant a un bien un autre emploi. Arrivé à cette fatale potence, on a paſſé la corde au noble cou de M. Foulon; & malgré les petites façons qu'il a pu faire, & les vaines réſiſtances qu'il y mit, ſoudain on l'enleva; mais, par un accident imprévu, la corde tout-à-coup caſſa, ce qui eſt cauſe qu'il ne fut que très-peu enlevé de terre; enfin notre homme retomba.

Mais néanmoins nos exécuteurs, qui ne perdent pas facilement la carte, raccommoderent la corde,

& renleverent de nouveau notre homme ; étant ſuſpendu, il gigotoit comme un diable dans le bénitier.

Ainſi élevé, il reçut certaines marques du reſpect que peut mériter un homme qui a ſuſcité la retraite de M. Necker.

Ah voilà le voyage de la tête, = Mon mari, c'eſt une proceſſion miraculeuſe que ça, quand la bête eſt tuée, on la montre à ceux qu'elle a dévorés, & on en fait peur à de bien grands vauriens, dont nous ne nous trouverons pas plus mal.

Pendant que la tête voyageoit, & que l'intendant arrivoit à la ville, le corps de Foulon a été ouvert ; on lui a coupé les parties, arraché le cœur & les entrailles, puis on l'a ainſi traîné dans le ruiſſeau, dans la place de Greve, & dans différens quartiers de la ville.

Mais on *lui a arraché le cœur & les entrailles*.. Comment cela ſe fait-il ? il n'en avoit point. — Oh ! ſi, il devoit en avoir, mais pétries avec du fer ou de la boue. Il eſt parlé ici du ſort à quoi ne s'attendoit pas un intendant de Paris. Tant pis pour lui ; s'il eût pu le prévoir, il ne l'auroit pas mérité.

Monté

Monté à l'hôtel-de-ville, ſon procès fut bientôt inſtruit; il étoit fait d'avance. Là, il ſe trouva mal, offrit quelques millions pour avoir ſa grace, à l'effet de reſtituer une petite partie de ce qu'il avoit volé pendant ſa vie.

Le gueux conduit à la potence de la lanterne, après avoir reçu dans la breve courſe une quantité de bourrades & de vexations, on l'accrocha, manière de parler; on le pendit. A ſon beau-pere la corde avoit caſſé; au cher gendre ce fut la poulie.

Mais, pour ne pas perdre de temps, on l'étrangla; puis, comme à l'ex-adminiſtrateur, on lui trancha la tête d'une manière fort reſpectueuſe; on lui arracha le cœur & les entrailles, la tête alla promener d'un côté & le corps d'un autre; c'eſt la première fois que ces deux intimes parties s'étoient ſéparées l'une de l'autre.

Le corps a été, comme le premier, traîné avec acclamation dans les ruiſſeaux & dans les tas de boue des rues & des marchés.

En voyant ces dégoûtans reſtes, je me diſois: Qui croiroit que ces corps, maintenant horribles, ont été tant de fois baignés, étuvés, embaumés, parés; fêtés, & que ce qui révolte la nature, a ſi ſouvent prononcé des actes d'autorité, tant humilié

d'honnêtes gens, & fait souffrir un si grand nombre de malheureux. Quelle leçon pour les gens en place! combien les fourbes doivent frémir! c'est en vain qu'ils chercheront à prendre la fuite; la justice divine ne permet pas qu'ils puissent échapper.... Tremblez, traîtres, tremblez!.... & que vos exemples empêchent ceux qui ne le sont pas de le devenir. Ainsi soit-il.

Je suis bien content de ma journée, ma femme, en voilà de bons bouts de réchappés des mains des déchireurs, & je prétends bien les apprendre à mes enfans, afin qu'ils haïssent les tyrans, & qu'ils sachent combien de préjugés leurs peres ont foulé aux pieds, pour leur rendre la liberté. Ah! c'est une consolation pour les malheureux de savoir le supplice de leurs persécuteurs; & puisque tout le monde n'a pas pu voir pendre les victimes immolées à la patrie, au moins qu'on n'empêche pas de lire comme quoi ils ont été pendus.

Et mais, c'est une fureur de déchirer; voilà une lettre écrite à la main. — Oh! oh! je vois de la Bastille par-là, c'est curieux... ça trouvé à la bastille... masque de fer... Lisons; cela est instructif.

La reine n'habitoit plus avec le roi... elle se croyoit stérile : cette idée peut mener loin une

femme jeune & aimable. Le maſque de fer la détrompa... Il faut un confident en pareil cas; le cardinal de Richelieu le fut; & pour ſe hâter de diſtraire les idées des Français, une entrevue habilement ménagée obligea le roi de coucher avec ſa femme; la reine étoit en train; Louis XIV parut ſur l'horizon... Quand il fut grand, Mazarin lui apprit qu'il avoit un frere; la politique, la crainte des troubles, l'impoſſibilité de le faire paſſer pour bâtard, furent ſon arrêt. Le maſque de fer fut conſtruit, & ſans qu'il diſparut aucun grand, un priſonnier d'importance fut confié aux cachots de la baſtille. — Mon mari, je ne ſais pas l'hiſtoire, mais il eſt tard; laiſſons-ça, & retirons-nous. — Allons, mettons ça dans notre poche, & partons.

Je m'approchai alors de l'honnête bourgeois, je m'entaſſai ſur ſon patriotiſme, & dans le fait j'approuvais fort les réflexions que le bon ſens lui avoit dictées : Monſieur, lui dis-je, vous gémiſſez que le public ſoit privé de ces leçons terribles de morale & de politique, telles que les nations n'en avoient point encore données à leurs princes, & qui doivent être gravées pour jamais dans la mémoire des hommes. J'approuve fort la peine que vous prenez de recueillir ces précieux veſtiges de l'enthouſiaſme de la nation; mais ſi vous me le permettez, je leur donnerai une exiſtence moins fugi-

683

tive ; je ſuis imprimeur, & ſi vous voulez me le permettre, ils verront le jour tels que vous les avez recueillis. Après quelques pour-parlers, il me les livra & je les rends au public. Mais je ne puis m'empêcher de faire part à mes lecteurs, de quelques réflexions qui naiſſent naturellement du bout de lettre cité à la fin. D'abord à quoi bon couvrir le viſage du héros, ſi l'on n'eût pas craint vraiſemblablement d'expoſer ce ſecret à des conjectures fâcheuſes par la reſſemblance qu'il pouvoit avoir avec ſes parents. En ſecond lieu, ce goût pour le linge fin pouſſé juſqu'à l'excès dans le maſque de fer, & qui étoit ſi vif dans la femme de Louis XIII, que le cardinal la condamnoit à coucher en enfer, pour tout ſupplice, dans des draps de toile de Hollande.

Mais, me dira-t-on, comment cacher une groſſeſſe ? Meſdames, expliquez-nous, s'il vous plaît, votre ſecret ſur ce point-là, je ne vous en veux pas pour cela, mais enfin quelquefois pareil cas vous arrive, & alors je crois cette objection réſolue, & par conſéquent le ſecret du maſque de fer n'en eſt plus un.

FIN.